

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Stefan Zweig BOUQUINISTE MENDEL

traduction
Manfred Schenker



"Bouquiniste en bas de la rue Violi, Lyon" (extrait)
photo Benoît Prieur (2019) Domaine public CC0 1.0 Universal (cf au dos)

LE BOUQUINISTE MENDEL

À mon amie
Laure Perrière
qui m'a offert
l'ouvrage avant
que je ne le réédite

De retour à Vienne, après une visite dans la banlieue, je fus surpris par une averse. Cinglés par la pluie, les passants se réfugiaient sous les porches et les marquises. Je me mis également en quête d'un abri. Heureusement, à Vienne, un café vous attend à chaque coin de rue. C'est ainsi que j'échouai, le chapeau ruisselant et les épaules mouillées, dans un de ces cabarets de faubourg dans la tradition viennoise. Là, pas de jazz comme dans les cafés du centre, où l'on singe les modes allemandes. Il regorgeait de petites gens qui faisaient une plus grande consommation de journaux que de pâtisseries. Une atmosphère lourde y régnait, marbrée d'une fumée bleuâtre. Malgré cela, ce local avait un air propre, avec ses sofas en velours et son comptoir en aluminium. Dans ma hâte, je n'avais pas eu le temps de lire l'enseigne avant d'entrer. A quoi bon d'ailleurs ?

— J'étais casé. Je regardais impatientement à travers les vitres couvertes de buée, attendant que cette averse voulût bien cesser.

Dans mon oisiveté, je commençais déjà à m'abandonner à la douce paresse qui émane de tout véritable café viennois. Machinalement, je dévisageais les clients, dont les yeux, dans cet air enfumé, paraissaient étrangement cernés à la lueur des lampes. J'observais la demoiselle du buffet qui distribuait mécaniquement aux garçons sucre et cuillères. Somnolent, je lisais les réclames qui couvraient les murs et cette sorte d'engourdissement me procurait un certain bien-être.

Soudain, je fus arraché à mes rêveries de la manière la plus étrange. Une vague émotion m'envahit, comme une rage de dents, qui vous prend brusquement sans qu'on sache au juste si elle réside dans la joue droite ou la joue gauche. J'éprouvais un sentiment indéfinissable, car je venais de me rendre compte, sans deviner pourquoi, que ce local ne m'était pas inconnu. Une obscure réminiscence me liait à ces murs, à ces chaises, à ces tables.

Mais, plus je m'efforçais de saisir ce vague souvenir, plus il m'échappait, plongé dans les gouffres du subconscient, comme une anguille au fond de l'eau. En vain, je fixais du regard tous les objets qui m'entouraient. Certes, je n'avais jamais vu cette caisse reluisante sur le comptoir, ni cette boiserie brune en faux palissandre. Et pourtant ! J'étais déjà venu là, il y a vingt ans, ou plus. Quelque ves-

tige de mon âme d'autrefois gisait là, caché comme une épingle dans la fente d'un parquet. Mes sens fouillèrent avec force autour de moi et en moi-même. Impossible d'atteindre à ce souvenir disparu, enfoui au fond de mon cœur.

Cela me contrariait de constater, une fois de plus, l'insuffisance et l'imperfection de nos capacités mentales. Mais je ne renonçais pas à l'espoir de reconquérir malgré tout ce souvenir. Je le savais bien, il suffisait que je saisisse un fait, si minuscule fût-il, car ma mémoire est si étrange, bonne et mauvaise à la fois, capricieuse et pourtant incroyablement fidèle. Souvent, elle engloutit dans ses profondeurs les événements les plus importants ou des physionomies que j'ai observées et ne les restitue jamais par un acte de ma volonté. Mais il suffit du moindre point de repère, d'une carte postale illustrée, de quelques traits de plume sur une enveloppe, ou d'une page de journal jaunie, pour qu'aussitôt le souvenir frétille sous la mystérieuse surface du subconscient comme un poisson au bout d'une ligne. Je retrouve alors chaque particularité d'une personne que j'ai connue autrefois, je revois sa bouche, la brèche de ses dents, j'entends son rire chevrotant, je revois l'expression joyeuse de son visage. Tout cela m'apparaît avec une netteté parfaite, et je me souviens de chaque mot que cette personne m'a dit. Toujours il me faut, pour saisir le passé, une excitation des sens, un minuscule fait concret.

Je fermai les yeux pour mieux réfléchir, pour jeter cet hameçon magique. Rien ne vint ! Oublié, englouti ! Je m'exaspérais contre l'appareil défectueux logé entre mes deux tempes, j'aurais voulu me frapper le front, comme on secoue brutalement un distributeur automatique qui ne vous livre pas l'objet désiré.

Impossible de rester assis plus longtemps. Je me levai pour me donner un peu de mouvement. Chose étrange ! A peine avais-je fait quelques pas dans le local qu'une lumière crépusculaire se fit dans mon esprit. A côté du comptoir — je m'en souvenais maintenant — une porte devait conduire dans une pièce sans fenêtres, éclairée à la lumière artificielle. Et en effet, elle était là, cette pièce séparée, cette salle de jeux. La tapisserie avait changé, mais les proportions étaient les mêmes. Instincti-

vement je cherchais les meubles. Mes nerfs vibraient joyeusement, je sentais que j'allais tout savoir. Deux billards étalaient leurs tapis verts comme des mares stagnantes. Dans les coins, des conseillers ou des professeurs étaient attablés et jouaient aux échecs. Tout près du calorifère, à l'entrée de la cabine téléphonique, se trouvait une petite table carrée. Alors, ce fut comme un éclair qui m'eût traversé de part en part. La lumière totale se fit en moi, chaude et réconfortante. Mon Dieu ! Mais c'était la place de Mendel, du bouquiniste Jacob Mendel. Après vingt ans j'étais entré, sans m'en douter, dans son quartier général, le café Gluck, à l'Alserstrasse. Jacob Mendel ! Comment avais-je pu l'oublier, cet homme extraordinaire, ce phénomène, cet érudit, ce magicien, ce prestigieux bouquiniste qui, assis tous les jours, du matin au soir, à cette table, avait fait la gloire et la renommée du café Gluck !

Je fermai les yeux une seconde fois pour regarder en moi-même et aussitôt je le vis nettement sur l'écran rose de mes paupières. Il m'apparut en chair et en os, à sa table de marbre couverte de livres et de paperasses. Il trônait là, immuable comme un roc, ses yeux cerclés de lunettes fixés sur un livre. Tout en lisant, il grommelait et balançait de temps en temps son buste et son crâne chauve, habitude qu'il avait prise aux écoles juives. C'est à cette table, et ici seulement, qu'il parcourait ses catalogues et ses livres. Il chantonnait et se berçait doucement dans son froc noir, à la manière des juifs lisant le Talmud. Car les pieux Israélites savent que, grâce au doux balancement du corps, leur esprit, comme l'enfant au berceau, s'abandonne mieux aux extases mystiques. Jacob Mendel ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. On jouait au billard : les marqueurs allaient et venaient, le téléphone sonnait, quelqu'un récurait le plancher ou garnissait le fourneau. Tout cela passait inaperçu. Un jour, un charbon ardent, tombé du calorifère, avait mis le feu au plancher, tout près de lui. Un client accourut pour éteindre le brasier naissant. Jacob Mendel, tout entouré de fumée, n'avait rien remarqué.

Il lisait comme d'autres prient, comme des joueurs se passionnent pour leur partie, ou comme des ivrognes suivent une idée fixe. Je l'avais vu lire avec un recueillement si parfait,

que la manière dont lisent les autres gens me semble, depuis lors, superficielle et profane. Chose certaine, le pauvre bouquiniste galicien Jacob Mendel m'avait révélé, à moi, jeune étudiant, cette concentration parfaite, propre à l'artiste et au savant, au sage et au fou, ce bonheur ou cette fatalité mystérieuse qui fait de l'homme un véritable possédé.

J'avais été introduit auprès de lui par des camarades un peu plus âgés que moi. A cette époque, je faisais des recherches sur Mesmer, médecin et magnétiseur de l'école de Paracelse. J'avais beaucoup de peine à me documenter. Les ouvrages des spécialistes étaient tout à fait insuffisants. Le bibliothécaire à qui je m'étais adressé avec une naïve confiance m'avait répondu d'un ton bourru que ce n'était pas son affaire que de m'indiquer les sources bibliographiques. Alors, mon camarade me cita, pour la première fois, le nom de Mendel :

— J'irai avec toi chez lui, me dit-il. Il sait tout et vous procure tout. Il te dénicherait le livre le plus introuvable, caché dans la boutique du dernier des antiquaires. C'est dans ce domaine l'homme le mieux renseigné que nous ayons à Vienne. Un original, le dernier représentant de la race antédiluvienne des bouquinistes.

Nous nous rendîmes ensemble au café Gluck. Vêtu de noir, le nez armé de lunettes, le visage embroussaillé, Mendel était assis dans son coin et se balançait en lisant, comme un buisson sous le vent. Nous nous approchâmes. Il ne nous remarqua pas. Il restait assis, son buste oscillait comme une cloche. Derrière lui, son manteau noir, accroché à une patère branlante, suivait le mouvement, les poches bourrées de fiches et de revues. Mon ami se mit à tousser pour annoncer notre présence. Mais Mendel, le nez fourré dans ses bouquins, n'entendit rien. Enfin, mon ami frappa sur la table, exactement comme on heurterait une porte. Alors Mendel se redressa et releva machinalement ses grossières lunettes d'acier sur son front.

Sous des sourcils touffus et grisonnants, deux yeux étranges nous fixèrent, deux petits yeux vifs, mobiles et pointus comme une langue de serpent. Je lui fus présenté. J'expliquai le but de ma visite, non sans avoir pesté contre le bibliothécaire qui n'avait pas voulu me renseigner. Mon ami m'avait ex-

pressément recommandé cette ruse. Mendel s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il éclata de rire et me répondit avec l'accent et dans le jargon des juifs de Galicie :

— Pas voulu ? Allons donc ! Dites plutôt qu'il n'a pas pu. C'est un âne de la belle espèce. Je le connais, parbleu, depuis plus de vingt ans. Pendant tout ce temps, il n'a rien appris. La seule chose qu'ils sachent faire, ces messieurs, c'est d'empocher leur traitement ! Ils feraient mieux de pousser une brouette que de s'occuper de livres.

Grâce à cette entrée en matière énergique nous eûmes tout de suite des relations cordiales. Il me fit gentiment signe de m'asseoir. Je pris place à sa table toute barbouillée d'inscriptions, devant cet autel mystérieux des révélations bibliographiques.

Vite, je lui exprimai mes désirs : je cherchais des livres anciens sur le magnétisme, ainsi que des ouvrages récents et des pamphlets pour et contre Mesmer.

Dès que j'eus fini, Mendel cligna l'œil gauche, comme un tireur qui met en joue. Cette attitude d'attention concentrée ne dura qu'une seconde. Aussitôt, comme s'il lisait un catalogue invisible, il cita de mémoire deux ou trois douzaines d'ouvrages, le nom des auteurs, la date de l'édition, ainsi que leur prix approximatif. J'étais ébahi. Certes, on m'avait averti, mais je ne m'attendais pas à pareille chose. Ma surprise lui plut. Aussitôt, il se mit à jouer sur le clavier de sa mémoire les paraphrases les plus étonnantes du thème en question. Il me demanda si je désirais aussi être renseigné sur le somnambulisme, les débuts de l'hypnose, Gassner, l'exorcisme, la Christian Science et Mme Blavatsky. De nouveau, les noms et les titres tombèrent de ses lèvres, drus comme des grêlons. Maintenant seulement, je comprenais le phénomène unique de cette prodigieuse mémoire. Jacob Mendel était une encyclopédie parlante, un catalogue ambulant. J'admirais, tout abasourdi, cet homme extraordinaire dans son froc légèrement poisseux de petit bouquiniste galicien. Il venait de citer, en un feu roulant, environ quatre-vingts titres. Et maintenant, sans avoir l'air de rien, mais content d'avoir montré ce qu'il savait, il nettoyait tranquillement ses lunettes avec son mouchoir qui avait peut-être été blanc.

Pour lui cacher mon étonnement, je lui demandai quels étaient ceux de ces ouvrages qu'il pourrait éventuellement me procurer.

— Hum ! On verra ce qu'il y a à faire, grommela-t-il. Revenez demain : Mendel vous trouvera bien quelque chose. Et ce qui n'est pas sur place, on le dénichera ailleurs. Qui a du flair a aussi de la chance. Je le remerciai très poliment, tout en commettant une grosse maladresse : je lui proposai de prendre note des ouvrages que je désirais. Mon ami me poussa du coude. Trop tard ! Déjà Mendel m'avait lancé un regard à la fois triomphant, offensé, railleur et plein de supériorité, un regard véritablement royal. C'est sans doute ainsi que Macbeth a regardé Macduff, qui l'invitait à se rendre sans combat. Il étouffa un ricanement comme s'il avalait un gros mot dans sa gorge saillante. Il aurait eu le droit de me lancer à la tête la pire grossièreté, ce bon, ce brave Mendel. Seul un étranger, un homme qui ne le connaissait pas, pouvait lui demander de noter le titre d'un livre à la manière des apprentis libraires ou des employés de bibliothèques. Allons donc ! Ce cerveau incomparable, limpide comme un diamant, avait-il jamais eu recours à de tels moyens !

Plus tard seulement, je compris à quel point j'avais offensé ce rare génie. En effet, ce petit juif galicien, rabougri, contrefait et hirsute, possédait une mémoire véritablement titanesque. Derrière ce front moussu et sale, une main magique et invisible avait gravé, comme sur du métal, d'innombrables titres de livres. De chaque ouvrage récent ou ancien, il pouvait citer, sans hésitation, le nom de l'auteur, le lieu d'origine, le prix neuf ou d'occasion, il se rappelait avec une netteté étonnante les illustrations et les fac-similés. De tous les livres, même de ceux qu'il n'avait qu'entrevenus dans une devanture, il avait une vision nette, comme celle de l'artiste qui contemple en son esprit l'œuvre qu'il va créer. Quand, par exemple, un ouvrage était offert pour six marks dans le catalogue d'un marchand de Ratisbonne, il se rappelait aussitôt qu'un autre exemplaire de ce même ouvrage avait été vendu aux enchères à Vienne, deux ans auparavant, pour quatre couronnes, et il savait le nom de l'acheteur. En vérité, Jacob Mendel n'oubliait jamais un titre ou une date. Il connaissait chaque étoile, chaque plante, chaque infusoire, dans l'univers toujours

mouvant et changeant de la bibliographie. Il en savait plus long que tous les spécialistes. Il connaissait mieux les bibliothèques que ceux qui les dirigeaient, les stocks des grands marchands que leurs propriétaires munis de répertoires et de fichiers. Et pourtant, il ne disposait de rien d'autre que la magie incomparable du souvenir. Sa mémoire prodigieuse n'avait pu se former et s'affermir que grâce au secret éternel de toute perfection : la concentration.

Mais, en dehors des livres, cet homme étrange ignorait tout du monde. Toutes les manifestations de la vie ne devenaient concrètes pour lui qu'à partir du moment où elles se muaient en caractères imprimés, s'assemblaient et se conservaient sur les feuillets d'un livre. Ces livres eux-mêmes, il n'en saisissait pas le contenu. Seuls le titre, le nom de l'auteur, celui de l'éditeur, le prix, l'attiraient irrésistiblement. La mémoire spécialisée de Jacob Mendel était parfaitement improductive, elle n'était qu'une liste interminable de titres et de noms, imprimée dans la substance molle de son cerveau au lieu de l'être sur les pages d'un catalogue. Mais, dans sa perfection unique, elle égalait celle de Napoléon pour les physionomies, de Mezzofanti pour les langues, de Lasker pour le jeu des échecs, de Busoni pour la musique. Placé dans un de ces trésors publics appelés bibliothèques, son cerveau aurait renseigné et étonné des milliers d'étudiants et de savants et eût rendu des services inappréciables à la science. Mais ce monde supérieur était inaccessible à un pauvre bouquiniste inculte, qui avait tout au plus étudié le Talmud. Ainsi ces dons fantastiques ne se révélaient qu'en secret devant la table cabalistique du café Gluck. Si un jour un grand psychologue essaie de distinguer et de classer les différentes formes, espèces et nuances de la mémoire — comme Buffon le fit pour les animaux — il faudra qu'il pense à Jacob Mendel, ce maître génial et inconnu de la bibliographie.

Officiellement et aux yeux de ceux qui n'étaient pas des initiés, Jacob Mendel n'était qu'un petit marchand de bouquins. Chaque dimanche, dans la *Nouvelle Presse Libre* et dans la *Gazette de Vienne* paraissait cette annonce stéréotypée : « J'achète à domicile de vieux livres aux prix les plus avantageux, Mendel, Alserstrasse. » Le numéro de téléphone qui complétait cette annonce était celui

du café Gluck. Mendel fouillait dans tous les stocks de livres. Chaque semaine, aidé d'un portefaix à la barbe impériale, il emmagasinait son butin. Puis, il s'en débarrassait au plus vite, car il n'avait pas de patente. C'est pourquoi il était condamné à rester un pauvre bouquiniste. Les étudiants lui vendaient leurs vieux manuels. Par son entremise, ces livres passaient dans les mains de plus jeunes élèves. Mendel se chargeait en outre de leur procurer d'occasion n'importe quel ouvrage, moyennant une modique commission. Auprès de lui on pouvait se renseigner à bon compte. L'argent ne jouait aucun rôle dans sa vie. Il portait toujours les mêmes habits râpés. Le matin, l'après-midi et le soir, il buvait une tasse de lait et mangeait deux petits pains. A midi on lui apportait du restaurant d'en face une légère collation. Il ne fumait pas, ne jouait pas. On peut même dire qu'il ne vivait pas. Seuls ses yeux vivaient derrière leurs verres ovales et nourrissaient continuellement de mots, de titres et de noms sa mystérieuse et fertile substance cérébrale. Celle-ci absorbait avidement cette abondante nourriture, comme une prairie aspire des millions de gouttes de pluie. Les hommes ne l'intéressaient pas. De toutes les passions humaines, la seule qui lui fût connue, — la plus humaine il est vrai — était la vanité. Quand quelqu'un venait lui demander un renseignement vainement cherché ailleurs et que du premier coup il pouvait le lui donner, cela lui procurait une profonde satisfaction. Peut-être était-il fier du fait que, à Vienne et ailleurs, quelques douzaines d'hommes distingués estimaient son savoir et y faisaient appel. C'était avec une entière confiance qu'ils se rendaient au café Gluck chaque fois qu'ils avaient un problème particulièrement difficile à résoudre. Jeune et curieux, c'était alors pour moi une véritable volupté que d'assister à ces consultations.

Quand on présentait à Mendel un livre de médiocre importance, il le fermait avec bruit en grommelant : « Ça vaut deux couronnes. » En revanche, devant un exemplaire unique ou rare, il reculait respectueusement et le posait avec précaution sur une feuille blanche. Il avait visiblement honte de ses doigts sales, tachés d'encre. Puis, il feuilletait le précieux volume, page par page, avec une véritable dévotion. Personne n'aurait pu le déranger en cet instant, pas plus qu'on ne dérange un

croyant plongé dans la prière. Cette manière de contempler, de toucher, de sentir et de soupeser l'objet ressemblait en quelque sorte aux rites sacrés d'une cérémonie religieuse. Son dos voûté se dandinait, tandis qu'un grognement sourd se faisait entendre et que ses mains frôlaient ses cheveux touffus. Il poussait d'étranges exclamations, tantôt un "ah !" prolongé, qui trahissait une admiration passionnée, tantôt un "ouf !" effrayé, quand une page manquait ou était rongée par les vers. Finalement, il soulevait avec vénération le vieux bouquin. Les yeux mi-clos, il en reniflait la senteur, heureux comme une jeune fille sentimentale admirant une rose. Pendant cette procédure un peu lente et compliquée, le propriétaire du livre devait évidemment prendre patience. Mais après cet examen approfondi, Mendel donnait tous les renseignements avec la meilleure grâce, voire avec enthousiasme ; il ne manquait pas d'y joindre de piquantes anecdotes et des indications utiles sur le prix de vente d'exemplaires analogues. A ces moments-là, il semblait rajeuni, ragailardi. Une seule chose pouvait le mettre dans tous ses états : le bon mouvement de quelque novice voulant lui offrir une récompense pour son expertise. Il reculait alors, froissé, comme un conservateur de musée à qui un Américain offrirait un pourboire. Feuilletter un ouvrage rare procurait à Mendel une jouissance délicieuse, comparable à celle qu'éprouve l'amant qui caresse sa maîtresse. Ces instants étaient ses nuits d'amour platonique. Seuls les livres avaient un empire sur lui, jamais l'argent. En vain, de grands collectionneurs, et parmi eux le fondateur de l'Université de Princeton, essayèrent-ils de se l'adjoindre comme conseiller ou acquéreur, Jacob Mendel refusa toujours. Il ne se voyait nulle part ailleurs qu'au café Gluck. Petit, chétif, un léger duvet au menton, les cheveux en tire-bouchon, il avait quitté sa province voici trente-trois ans pour venir étudier à Vienne en vue de devenir rabbin. Mais, bien vite, il s'était détourné de Jéhovah pour se vouer au polythéisme séduisant des livres. Il s'installa alors au café Gluck qui devint, petit à petit, son bureau, son quartier général, le centre de son univers. Comme l'astronome observe, par le minuscule orifice du télescope, des myriades d'étoiles, étudie leur cours, leurs positions respectives, leur éclat tantôt croissant,

tantôt pâlisant, ainsi Jacob Mendel, assis à sa table carrée contemplait, à l'aide de ses lunettes, un autre univers mouvant et changeant, un monde supérieur à celui des réalités, le monde des livres.

Il va de soi que Mendel jouissait d'une grande estime au café Gluck. Ce local devait sa réputation beaucoup plus à la chaire invisible du petit bouquiniste qu'au fait de porter le nom du génial compositeur Christophe Willibald Gluck, créateur d'*Alceste* et d'*Iphigénie*. Mendel faisait partie de l'inventaire au même titre que le vieux comptoir en merisier, les deux billards rapiécés et la cafetière en cuivre. Sa table était surveillée comme un sanctuaire. Ses nombreux visiteurs étaient chaque fois aimablement invités à prendre une consommation, de sorte que le véritable bénéfice de son travail passait dans le gousset en cuir du sommelier Deubler. En échange, Mendel jouissait de certains privilèges. Il disposait gratuitement du téléphone, on lui remettait son courrier et on se chargeait de faire ses commissions. La brave vieille des lavabos brossait son manteau, recousait ses boutons et portait chaque semaine son linge à la blanchisseuse. Il était le seul à avoir le droit de faire venir son repas du restaurant voisin. Et, chaque semaine, Standhartner, le propriétaire, venait en personne, à sa table, lui souhaiter le bonjour. Il est vrai que Mendel, plongé dans ses lectures, ne répondait que rarement.

A huit heures et demie précises, il entra au café et ne le quittait, que le soir, quand on éteignait les lumières. Jamais, il ne parlait aux clients. Il ne lisait aucun journal et ne remarquait aucune transformation autour de lui. Un jour, M. Standhartner lui demanda gentiment s'il ne lisait pas mieux maintenant que des ampoules électriques avaient remplacé les becs Auer aux lueurs vacillantes. Il leva la tête tout surpris. Malgré le vacarme et le remue-ménage d'une installation qui avait duré plusieurs jours, il ne s'était aperçu de rien. Les deux lentilles luisantes de ses lunettes aspiraient dans son cerveau les caractères d'imprimerie comme des milliards d'infusoires. Tout le reste du monde ne le touchait en aucune façon. C'est ainsi qu'il avait passé plus de trente ans, à cette table, lisant, comparant, combinant sans trêve, loin du monde comme dans un rêve interminable.

C'est pourquoi, je sentis un frisson parcourir mon corps quand je vis luire, dans la pénombre, la table en marbre de Jacob Mendel, nue comme une pierre tombale. Maintenant seulement, étant plus âgé, je compris ce que signifiait la disparition d'un tel homme. D'abord parce que les phénomènes de ce genre se font de jour en jour plus rares dans notre monde de plus en plus standardisé. Et ensuite, parce que, tout jeune homme, je m'étais inconsciemment pris d'affection pour cet original. En lui, j'avais pressenti un grand mystère : toutes nos créations originales et puissantes sont le fruit d'une concentration, d'une monomanie sublime, proche de la folie. Mieux que nos poètes contemporains, ce petit bouquiniste inconnu m'avait prouvé, par son exemple, qu'une pure vie spirituelle, le culte d'une seule idée, une contemplation aussi profonde que celle d'un jogui hindou ou d'un moine du Moyen Age, pouvaient encore se réaliser de nos jours, même à côté d'une cabine téléphonique et sous les lustres éblouissants d'un café.

Comment avais-je pu oublier Jacob Mendel ? Il est vrai que la guerre était venue et que je m'étais consacré à mes propres œuvres avec une ardeur semblable à la sienne. Maintenant j'éprouvais, en songeant à lui, une sorte de gêne doublée d'une vive curiosité.

Qu'était-il devenu ? Où pouvait-il se trouver ? J'appelai le garçon et l'interrogeai. Il m'exprima ses regrets, affirmant qu'il ne connaissait pas Mendel, qu'aucune personne de ce nom ne fréquentait le café. Après quelque réflexion, il me demanda si je ne voulais pas parler, par hasard, de M. Mande qui tenait une mercerie dans la rue Saint-Florian. Je serrai les lèvres avec amertume en pensant à la vanité des choses humaines. A quoi bon vivre, si le vent emporte derrière nos talons la dernière trace de notre passage ? Pendant plus de trente ans un homme avait respiré, lu, pensé, parlé dans ces quelques mètres carrés, puis un nouveau pharaon était venu, et il avait suffi de trois ou quatre ans pour qu'on ne se souvînt plus de Joseph. On ignorait au café Gluck jusqu'au nom de Jacob Mendel ! Presque en colère, je demandai au garçon si je pouvais parler à M. Standhartner, ou s'il y avait encore quelqu'un de l'ancien

personnel dans la maison. M. Standhartner avait vendu le café depuis longtemps, et il était mort. Quant à l'ancien gérant, il s'était retiré dans une petite propriété près de Krems. Il n'y avait plus personne à qui je pusse m'adresser ! Pourtant si... Mme Sporschil était encore là, la femme des lavabos... vulgairement surnommée Mme Chocolat. Mais elle ne se souvenait certainement pas de tous les anciens clients.

Je me dis aussitôt qu'on n'oublie pas un Jacob Mendel, et je la fis venir.

Les cheveux blancs ébouriffés, les mains rouges et humides, Mme Sporschil sortit péniblement de son appartement souterrain. Sans doute venait-elle de frotter les dalles ou de nettoyer les fenêtres. Elle se sentait toute dépaysée sous les ampoules éblouissantes du café. Les gens du peuple à Vienne pensent tout de suite à la police secrète, dès qu'on les appelle pour les interroger. Aussi me regarda-t-elle d'abord avec méfiance, d'un œil prudent et sournois. Elle ne s'attendait à rien de bon. Mais à peine m'étais-je informé de Jacob Mendel, qu'elle se redressa et me jeta un regard illuminé par les souvenirs que ce nom évoquait.

Mon Dieu ! Le pauvre M. Mendel ! Dire que quelqu'un pense encore à lui ! Elle pleurait presque d'émotion, à la manière des vieilles personnes qui se rappellent leur jeunesse.

Je lui demandai s'il était encore en vie.

— Mon Dieu, le pauvre Monsieur Mendel ! Il est mort depuis cinq, six ou sept ans ! Une si bonne pâte ! Quand je pense que je l'ai connu pendant si longtemps — plus de vingt-cinq ans — il était déjà là quand je suis entrée dans la maison.

Elle s'animait toujours plus et me demanda si j'étais un de ses parents. Personne ne s'était jamais enquis de lui. « Savez-vous comment il est mort ? » me dit-elle.

— Non, je ne sais rien, lui assurai-je en la priant de tout me raconter.

La bonne femme, timide et gênée, frottait ses mains humides contre son tablier sale. Je compris qu'elle ne se sentait pas à l'aise dans le café. Elle se retournait de temps en temps pour voir si l'un des garçons ne l'écoutait pas.

Je lui proposai d'aller avec elle dans la salle de jeux, à la place qu'occupait autrefois Mendel. Elle accepta, reconnaissante, et me

précéda d'un pas déjà un peu chancelant. Les deux garçons surpris nous suivirent du regard, quelques habitués s'étonnèrent aussi à la vue d'un couple si mal assorti.

Et lorsque nous fûmes assis à la table, elle me raconta la triste fin de Jacob Mendel, le bouquiniste (plus tard d'autres renseignements vinrent compléter son récit) :

Au début de la guerre, me dit-elle, il venait encore tous les jours, à huit heures et demie du matin, il prenait place à cette table comme d'habitude et se plongeait dans ses études pendant toute la journée. On avait le sentiment qu'il ne se rendait pas compte de ce qui se passait. Jamais il ne consultait un journal, et il ne parlait à personne. Même quand les camelots vendaient à grands cris les éditions spéciales des journaux, il n'y faisait pas attention. Il n'avait pas remarqué la disparition de Franz, le marqueur, qui était tombé près de Gorlice, il ne savait pas que le fils de Standhartner était prisonnier à Przemysl. Jamais il ne fit la moindre réclamation quand le pain fut devenu de plus en plus mauvais et qu'on lui servait un affreux breuvage de figues en guise de café au lait. Une seule fois, il avait exprimé son étonnement de voir venir si peu d'étudiants ; c'était tout. Mon Dieu ! le pauvre homme, il ne s'intéressait rien qu'à ses livres.

Mais voilà qu'un jour le malheur survint. A onze heures du matin un gendarme et un agent de la Secrète entrèrent et demandèrent si un certain Jacob Mendel fréquentait le café. On les conduisit à la table du bouquiniste. Celui-ci croyait naïvement qu'on voulait lui vendre des livres ou lui demander un renseignement. Mais il fut aussitôt sommé de se lever et de les suivre.

Ce fut une honte pour le café : tous les habitués faisaient cercle autour du pauvre Mendel. Il avait relevé ses lunettes sur le front et regardait le gendarme d'un air ahuri, sans savoir ce qu'on lui voulait. Quant à elle, elle avait dit au gendarme qu'il se trompait certainement, qu'un brave homme comme Mendel, ne pouvait avoir fait de mal, même à une mouche. Mais l'agent de la Secrète lui cria qu'elle n'avait pas à se mêler de cela. Puis, ils l'emmenèrent. On ne le revit plus pendant environ deux ans. Encore à l'heure qu'il était, elle ne savait pas, au fond, ce qu'on avait eu à lui reprocher.

— Mais je le jure, dit la bonne vieille, monsieur Mendel n'a rien fait de mal. Les agents se sont trompés, j'en mettrais la main au feu. Ils ont commis un crime en arrêtant un innocent !

Elle avait raison, la brave femme Sporschil. Jacob Mendel, dans sa candeur, n'avait commis aucun crime, mais seulement une bêtise inconcevable à cette époque bouleversée, une bêtise qui ne s'expliquait que par sa complète ignorance de tout ce qui se passait autour de lui. Voici ce qui lui était arrivé :

Au bureau de la censure, chargé de surveiller la correspondance avec les pays neutres, on saisit un jour une carte postale écrite et signée par un certain Jacob Mendel. Chose incroyable, elle était adressée, en pays ennemi, au libraire Jean Labourdaire, quai de Grenelle à Paris. L'expéditeur s'y plaignait de ne pas avoir reçu les huit derniers numéros du *Bulletin bibliographique de France*, bien qu'il eût payé l'abonnement d'avance pour une année. L'employé de la censure, un professeur de lycée, dont la spécialité était les études romanes, n'en crut pas ses yeux en parcourant ce document. C'est une bonne plaisanterie, se dit-il. Toutes les semaines, il lisait environ deux mille lettres pour y dépister quelque communication louche ou quelque trace d'espionnage ; mais jamais un fait aussi absurde ne s'était présenté : une personne envoyait tout bonnement un mot d'Autriche en France, jetait tranquillement dans la boîte aux lettres une carte postale à destination d'un pays ennemi, comme si les frontières n'étaient pas toutes cousues de fils de fer barbelés et que, chaque jour, la France, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie ne se supprimaient pas mutuellement quelques milliers d'hommes ! Il mit d'abord cette carte dans un tiroir, comme une curiosité, sans en faire aucune mention. Mais, quelques semaines plus tard, une nouvelle carte arriva, adressée cette fois à l'antiquaire John Aldrige, Londres, Holborn Square. Le même étrange individu du nom de Jacob Mendel l'avait signée en toutes lettres et demandait qu'on lui envoyât les derniers numéros de l'*Antiquarian*. Le professeur commençait à se sentir à l'étroit dans son uniforme : y aurait-il là par hasard quelque sens caché ? Il se leva, prit la position militaire devant son major et mit les deux cartes devant lui sur la table. Celui-ci eut un

geste étonné et murmura : curieux, très curieux ! Il ordonna d'abord à la police de faire des recherches pour établir si le dénommé Jacob Mendel existait réellement. Une heure après, Mendel était arrêté et amené titubant de surprise devant le major. L'officier lui montra les mystérieuses cartes et lui demanda s'il reconnaissait les avoir écrites. Irrité par ce ton sévère, et fâché d'avoir été dérangé pendant qu'il lisait un important catalogue, Mendel répondit sur un ton presque grossier :

— Naturellement, on a bien le droit de réclamer un abonnement qu'on a payé.

Le major se tourna vers l'officier assis à la table voisine. Ils échangèrent un regard qui voulait dire : cet individu est piqué. Le major se demanda un instant s'il allait tout simplement admonester et renvoyer ce pauvre type ou s'il devait le prendre au sérieux. Quand un fonctionnaire ne sait quelle décision prendre, il dresse d'abord un procès-verbal. Un rapport est toujours une bonne chose. S'il ne sert à rien, il ne cause en tout cas aucun tort ; c'est un chiffon de papier à ajouter à d'autres.

Cependant, en l'occurrence, cela causa du tort à un pauvre diable. On lui demanda d'abord son nom : Jacob, plus exactement Jainkeff Mendel ; sa profession : camelot. (Il ne possédait pas de patente de libraire, mais seulement un permis de colportage.) La troisième question amena la catastrophe :

— Votre lieu de naissance ?

Jacob Mendel indiqua une petite localité près de Petrikau. Le major fronça le sourcil. N'était-ce pas en Pologne russe, tout près de la frontière ? Il y avait là quelque chose de louche ! Aussi, l'interrogatoire se fit-il dès lors plus serré :

— Quand avez-vous obtenu votre permis de séjour en Autriche ?

Mendel le regardait étonné, n'ayant pas l'air de comprendre.

— Où diable sont vos papiers, votre acte de naissance ?

Il ne possédait rien que son permis de colporteur.

La mine du major se fit de plus en plus sévère :

— Veuillez enfin nous dire de quelle nationalité vous êtes. Votre père était-il Autrichien ou Russe ?

Mendel répondit avec la plus grande sérénité :

— Russe, bien entendu.

— Et vous-même ?

— Moi, j'ai passé la frontière il y a trente-trois ans pour me soustraire au service militaire. Depuis lors, je vis à Vienne.

Intrigué, le major redemanda :

— Quand avez-vous obtenu votre permis de séjour ?

— Je ne me suis jamais occupé de ces choses, répondit Mendel.

— Alors, vous êtes encore ressortissant russe ?

Mendel, que ce fastidieux interrogatoire ennuyait, répondit avec indifférence :

— Oui, je pense.

Le major se renversa si brusquement dans son fauteuil que celui-ci en craqua. Comment une telle chose était-elle possible ? En 1915, après Tarnow, après la grande offensive, un Russe se promenait à Vienne, dans la capitale de l'Autriche, de plus il écrivait des lettres en France et en Angleterre, et la police ne s'occupait pas de lui ! Et notre état-major est surpris que chaque mouvement de troupe soit aussitôt annoncé aux Russes par des espions !

L'officier se leva et se postant devant la table :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas tout de suite déclaré comme étranger ?

Mendel qui ne se doutait toujours de rien, répondit dans un jargon juif :

— Pourquoi me serais-je déclaré ?

Cette naïve question piqua le major au vif.

Il lui demanda d'une voix menaçante s'il n'avait pas lu les avis officiels, s'il ne parcourait pas les journaux.

— Non.

Les deux fonctionnaires restèrent un instant interdits, comme devant un phénomène extraordinaire. Mendel perdait petit à petit contenance. Des gouttes de sueur perlaient sur son front...

Le téléphone sonna, les machines à écrire cliquetèrent, des plantons accoururent.

Il fut décidé que Jacob Mendel serait conduit à la prison de la garnison pour être transféré, par le prochain convoi, dans un camp de concentration. Quand on lui ordonna de suivre les deux soldats venus le chercher, il eut l'air méfiant. Il ne savait pas au juste ce qu'on lui voulait. Quelles étaient les intentions de cet homme galonné, à la voix si dure ? Dans le monde des livres où Mendel vivait,

il n'y avait pas de malentendu, pas de guerre, mais un seul désir, celui de connaître, de savoir toujours plus de mots, de dates, de titres et de noms. Il descendit l'escalier tout tranquillement, flanqué de deux soldats. Au poste de police on sortit tous les livres de ses poches, on confisqua son calepin qui contenait des centaines de fiches et d'adresses. Alors, il se débattit furieusement. Il fallut le maîtriser. Ses lunettes, ce télescope magique qui le reliait au monde intellectuel, tombèrent et volèrent en éclats. Deux jours plus tard, on l'expédia, vêtu de son léger manteau d'été, au camp des prisonniers civils russes près de Komorn.

Nous ne sommes pas renseignés sur les souffrances morales que Mendel supporta dans ce camp pendant deux ans. Arraché au monde des livres, entouré d'une foule indifférente d'analphabètes, il était comme un aigle à qui on aurait coupé les ailes. De tous les actes criminels de la grande guerre, aucun n'a été plus insensé, plus inutile et partant plus immoral que le fait de réunir et d'entasser, derrière des fils de fer barbelés, des civils étrangers ayant dépassé depuis longtemps l'âge valide, et qui, confiants en l'hospitalité, sacrée même chez les Toungouses et les Araucans, avaient négligé de fuir à temps. Ce crime de lèse-civilisation a été commis, hélas, de la même façon, en France, en Allemagne, en Angleterre, sur chaque coin de terre de notre pauvre Europe affolée.

Comme beaucoup d'autres innocents dans ce parc humain, Jacob Mendel serait sans doute devenu la proie de la folie, ou aurait péri misérablement, emporté par la dysenterie, l'épuisement ou le désespoir, si un hasard ne l'avait inopinément rendu à son milieu naturel.

Plusieurs fois depuis sa disparition, des lettres de hauts personnages étaient arrivées à son adresse. Le comte Schoenberg, ancien gouverneur de Styrie, collectionneur acharné d'ouvrages héraldiques ; l'ancien doyen de la Faculté de théologie, Mgr Sirgenfeld, qui travaillait à un commentaire de saint Augustin ; le chevalier de Pisek, amiral en retraite, âgé de quatre-vingts ans, avait écrit maintes fois à Jacob Mendel au café Gluck. Quelques-unes de ces lettres lui avaient été réexpédiées au camp de concentration. Là, elles tombèrent sous les yeux d'un capitaine animé de bons

sentiments, qui fut étonné des hautes relations qu'avait ce petit juif sale et à moitié aveugle, accroupi dans un coin, muet et gris comme une taupe. L'homme qui était en rapport avec de telles personnalités ne devait pas être le premier venu. Le commandant permit donc à Mendel de répondre à ces lettres et de demander à ses protecteurs d'intercéder en sa faveur. Ceux-ci, avec la solidarité passionnée de tous les collectionneurs, ne tardèrent pas à tout mettre en branle pour le délivrer. Grâce à eux, après une captivité de deux ans, Mendel put retourner à Vienne en 1917, à la condition de se présenter chaque jour à la police. Quoi qu'il en fût, il pouvait de nouveau se mouvoir librement, habiter sa petite mansarde, passer devant les étalages de livres et s'installer au café Gluck.

Mme Sporschil avait assisté au retour de Mendel. Elle put me le raconter fidèlement d'après ses souvenirs :

— Un jour, Jésus-Marie ! Je n'en crus pas mes yeux, la porte s'ouvrit, vous savez bien comment : tout juste pour le laisser passer. Et le voilà qui entre à pas de loup, le pauvre Mendel. Il porte un vieux manteau militaire tout râpé, et sur la tête quelque chose qui ressemble vaguement à un chapeau. Pas de col ni de cravate et une mine de déterré, les cheveux tout blancs, le corps décharné. C'était pitié de le voir. Il entre comme si rien ne s'était passé, ne dit rien, ne demande rien, prend place à sa table après avoir ôté son manteau. Tout cela, il ne le fait plus avec facilité, mais à grand peine, tout essoufflé. Il n'a pas, comme autrefois, les poches bourrées de livres ; il s'assied et fixe la table de ses yeux vides et cernés. Petit à petit, seulement, quand nous lui avons apporté toute une liasse de papiers venus d'Allemagne, il s'est remis à lire. Mais il n'était plus le même.

Non, il n'était plus le même. Il avait cessé d'être un magicien miraculeux, un répertoire infailible. Tous ceux qui le virent à cette époque l'ont constaté. Quelque chose semblait détraqué dans son regard autrefois si calme et si sûr. L'horrible comète sanglante avait sans doute buté, dans sa course vertigineuse, contre l'astre paisible et solitaire de son univers livresque. Ses yeux habitués depuis des années aux pattes de mouches minuscules de caractères d'imprimerie avaient vu des choses terrifiantes dans l'enfer entouré

de fils de fer barbelés. Les paupières pesaient lourdement sur ses pupilles jadis si mobiles et ironiques ; les yeux autrefois si vifs sommeillaient, cernés de rouge, derrière des lunettes rafistolées avec du fil. Chose plus affreuse encore, dans l'édifice fantastique de sa mémoire un pilier avait cédé et tout s'était écroulé. Notre cerveau est si sensible, cet appareil de précision est fait d'une substance si délicate, qu'une minuscule veine bouchée, un nerf ébranlé, une cellule surmenée suffisent à réduire au silence l'esprit le plus harmonieusement constitué. Dans la mémoire de Mendel, les touches de ce clavier sans pareil de l'esprit ne fonctionnaient plus. Quand, de temps en temps, une personne venait lui demander conseil, il la fixait d'un air égaré ; il ne saisissait plus très bien et oubliait rapidement ce qu'on lui disait. Mendel n'était plus Mendel, comme le monde n'était plus le monde. Quand il lisait, il ne se berçait plus dans une contemplation béate. Il restait assis immobile, ses lunettes braquées machinalement sur son livre. On ne savait au juste s'il lisait ou rêvait. Souvent, sa tête s'inclinait lourdement sur le livre, il s'endormait en plein jour. Parfois, il fixait pendant des heures le bec fumant de la lampe à acétylène qu'on avait mise sur sa table, à cette époque où l'on manquait de tout. Non,

Mendel n'était plus Mendel. Il n'était plus un être miraculeux, mais une misérable loque humaine affalée sur son siège. Il ne faisait plus la gloire du café Gluck. Il n'était plus qu'un importun, un parasite crasseux et dégoûtant.

C'était du moins l'opinion du nouveau propriétaire, M. Gurtner, qui ne pouvait surtout pas admettre qu'on occupât une table du matin au soir en ne consommant que deux bols de lait et quatre petits pains. Il avait donc hâte de se débarrasser du vieux juif galicien. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Jacob Mendel était dans une très mauvaise situation, ses dernières économies avaient disparu avec la mise en marche de la rotative à billets ; ses clients s'étaient dispersés. Il n'avait plus assez de forces pour monter les étages et acheter des livres de porte en porte. Il était à bout de ressources. Cela se remarquait à toutes sortes d'indices. Rarement il se faisait servir un repas et, une fois, il était même resté trois semaines sans payer son lait et son pain. Le gé-

rant avait voulu le mettre à la porte, mais la brave Mme Sporschil s'était interposée et avait répondu pour lui. Plusieurs fois déjà, le garçon avait remarqué que ses comptes n'étaient pas justes. Des petits pains avaient disparu qui n'avaient pas été payés. Il porta ses soupçons sur Mendel. Il le guetta, et bientôt il le prit sur le fait. Caché derrière le calorifère, il vit Mendel se lever, aller dans la salle voisine et s'emparer de deux petits pains, qu'il avala gloutonnement. Quand on voulut les lui faire payer, le malheureux prétendit qu'il n'avait rien mangé. Le mystère était maintenant éclairci. Le garçon rapporta le fait à M. Gurtner. Celui-ci, ravi de cette découverte, injuria Mendel devant tout le monde, le traita de voleur et fit mine d'appeler la police. Puis, il lui intima l'ordre de déguerpir tout de suite et pour toujours. Jacob Mendel, tout tremblant, ne répondit rien, se leva et partit.

— C'était pitié de le voir, me dit Mme Sporschil. Jamais je n'oublierai cette scène. Les lunettes sur le front, il se leva, pâle comme un linge. Il ne prit même pas le temps de mettre son manteau, et nous étions en plein mois de janvier. Il oublia son livre sur la table ; je m'en aperçus après coup et je voulus courir derrière lui pour le lui donner ; mais il était déjà dehors et je n'osai le suivre sur le trottoir, car monsieur Gurtner l'injurait et les gens s'attroupaient. C'était honteux ! Jamais, du temps de monsieur Standhartner, on n'aurait chassé quelqu'un pour avoir dérobé un petit pain. Mendel aurait pu en manger jusqu'à la fin de ses jours. Mais voilà, les gens n'ont plus de cœur aujourd'hui. Chasser un client qui est venu fidèlement ici pendant plus de trente ans ! C'est une honte ! Je ne voudrais pas avoir à en répondre devant le Bon Dieu.

Elle était toute agitée, la brave Mme Sporschil, et ne cessait de répéter à la façon des vieilles gens : « Non, pour sûr, monsieur Standhartner n'eût pas agi ainsi. » Je finis par lui demander si elle avait ensuite revu Mendel et ce qu'il était devenu. Alors, essayant de maîtriser son émotion, elle me dit :

— Chaque jour, quand je passais près de sa table, vous pouvez me croire, ça me fendait le cœur. Je me demandais toujours où il était, le pauvre monsieur Mendel. Si j'avais connu son domicile, je lui aurais apporté quelque

chose. Car il n'avait certainement pas de quoi se chauffer et se nourrir. Finalement, comme j'étais toujours sans nouvelles, j'ai pensé que je ne le reverrais jamais plus, qu'il était mort. Déjà, je me demandais si je ne devais pas faire dire une messe pour lui. Il était si bon, et nous nous étions connus pendant si longtemps.

« Mais un matin, de bonne heure, à huit heures et demie, au mois de février, — j'étais en train de faire briller la poignée des fenêtres — v'là-t-il pas que la porte s'ouvre et que Mendel entre ! Je n'en croyais pas mes yeux. Vous savez bien, il entraît toujours d'un pas furtif, l'air embarrassé. Mais cette fois, ce fut autre chose.

« Tout de suite, je devine qu'il est conduit par une idée fixe. Ses yeux brillent. Mon Dieu, quel air misérable ! Plus que la peau et les os ! Tout de suite, ça me paraît étrange. Puis je comprends : le pauvre homme ne se rend plus compte de rien, il se promène en plein jour comme un somnambule, il a tout oublié, il ne se souvient pas qu'on l'a mis à la porte. Heureusement, le patron était absent et le garçon en train de déjeuner. J'accours ; je lui explique qu'il ne doit pas rester là, sans quoi, le grossier personnage va le jeter à la porte. » A ces mots, Mme Sporschil se retourna anxieusement et se reprit : « Je veux dire monsieur Gurtner. »

Puis elle continua :

« J'appelle Mendel par son nom. Il lève les yeux vers moi. Alors, mon Dieu, à cet instant, chose horrible, tout lui revient à l'esprit. Il sursaute et commence à trembler de tout son corps. Puis il gagne la porte en titubant et là il tombe sans connaissance. On téléphone aux Samaritains qui accourent et l'emportent. Le soir même, il mourait d'une fluxion de poitrine. Le docteur nous dit que le pauvre homme ne savait plus très bien ce qu'il faisait en revenant au café. Quelque chose l'avait poussé comme un possédé. Ma foi, quand on a été assis trente-six ans à la même table, on y revient comme une brebis au bercail. »

Nous avons encore longuement parlé de lui, nous, les deux derniers qui avons connu cet homme extraordinaire : moi, à qui il avait révélé, malgré la médiocrité de son existence, la plénitude d'une vie spirituelle ; elle, la

pauvre femme qui lui avait brossé son manteau et cousu ses boutons pendant vingt-cinq ans. Nous nous comprenions fort bien devant sa table abandonnée, en communion avec son ombre que nous évoquions ensemble. Car le souvenir unit toujours, surtout le souvenir affectueux. Tout à coup, tandis qu'elle parlait, il lui vint une idée !

— Jésus, Marie, que je suis oublieuse ! J'ai encore le livre, celui qu'il a laissé sur la table. Comment le lui aurais-je rendu ? Plus tard, comme personne ne le réclamait, j'ai pensé que je pouvais le garder comme souvenir. Je n'ai pas mal agi, n'est-ce pas ?

Vite, elle alla le chercher dans son réduit.

Le destin, toujours entreprenant, et parfois ironique, mêle souvent malicieusement le comique aux événements les plus poignants. Mme Sporschil m'apporta le second volume de la *Bibliotheca Germanorum erotica* et curiosa de Hayn, ce manuel de la littérature galante bien connu de tous les bibliophiles. Le sort avait voulu que ce recueil scabreux — *habent sua fata libelli* — tombât entre ces mains ridées et innocentes qui n'avaient jamais feuilleté que des livres de prière. Je serrai les lèvres pour réprimer un sourire. La vieille femme, troublée, me demanda si c'était un ouvrage précieux et si elle pouvait le conserver.

Je lui serrai affectueusement la main.

— Gardez-le toujours ! Votre vieil ami Mendel sera heureux qu'une des nombreuses personnes à qui il a procuré des livres se souvienne de lui.

Puis, je partis, admirant la pauvre vieille qui était restée fidèle à ce mort, si simplement, si humainement. Dans sa candeur, elle avait conservé avec pitié un livre pour mieux se souvenir de lui. Et moi, j'avais oublié Mendel pendant des années. Pourtant, je sais que les livres sont faits pour unir les hommes par-delà la mort et nous défendre contre l'ennemi le plus implacable de toute vie, l'oubli.

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Une amie, un jour m'offrit ce livre, dans une autre édition, bien sûr. Et celui-ci est devenu l'un de mes fétiches. Il paraît que ce personnage a un je ne sais quoi de quelque semblance... morale avec moi-même. À chaque fois que je vois la couverture qui vieillit, je me rappelle qui je suis... un être humain qui aime les livres vivants.

"Sous des sourcils touffus et grisonnants, deux yeux étranges nous fixèrent, deux petits yeux vifs, mobiles et pointus comme une langue de serpent. Je lui fus présenté. J'expliquai le but de ma visite, non sans avoir pesté contre le bibliothécaire qui n'avait pas voulu me renseigner. Mon ami m'avait expressément recommandé cette ruse. Mendel s'appuya contre le dossier de sa chaise."

Lien commons :

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bouquiniste_en_bas_de_la_rue_Violi_\(Lyon\),_avril_2019.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bouquiniste_en_bas_de_la_rue_Violi_(Lyon),_avril_2019.jpg)

Lien licence :

<https://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/deed.en>



Partage gratuit - libre de droits